

LA RECHERCHE FÉMINISTE ÉTUDIANTE: CONDITIONS D'UNE RECHERCHE MARQUÉE PAR LE DÉSIR D'UNE TRANSFORMATION DE NOTRE RAPPORT AU SAVOIR ET AU POUVOIR

Andrée Gagnon

**Cette communication était présentée au Colloque du GREMF qui a eu lieu à l'Université Laval à Québec le 4 mai 1985.*

Feminist research, although often carried out in the most difficult material circumstances, is nonetheless distinguished by the enormous creativity and passion with which it is undertaken. Necessarily so, says the author, given the obstacles that the feminist researcher confronts in the 'objective' scientific world of men. Due to the constraints experienced by women researchers trying to fit their research topics into the present boundaries of their disciplines, and due to the late development of feminist research, our re-evaluations still show signs of theoretical and methodological shortcomings. Researchers are obliged to do a great deal of rethinking regarding the formulation of their subject areas.

These and other constraints often tend to adversely affect the quality of our work and to discourage us from doctoral studies. Those who persist must have enormous courage; they represent our only hope for women-oriented research and a chance to improve the quality of our lives.

Qu'est-ce, après tout, qu'un système d'enseignement sinon une ritualisation de la parole; sinon une qualification et une fixation des rôles pour les sujets parlants; sinon la constitution d'un groupe doctrinal au moins diffus; sinon une distribution et une appropriation du discours avec ses pouvoirs et ses savoirs.

(Michel Foucault, *L'ordre du discours*¹)

Le travail de recherche, écrit Barthes, "doit être pris dans le désir. Si cette prise ne s'accomplit pas, le travail est morose, fonctionnel, aliéné, mû par la seule nécessité de passer un examen, d'obtenir un diplôme, d'assurer une promotion de carrière."² Plus encore que tout autre type de recherche étudiante, la recherche féministe me semble plus particulièrement marquée par le désir. Car il faut

bien qu'il y ait du désir quelque part pour que nous persistions dans les conditions matérielles souvent pitoyables auxquelles nous confine, en période de régression économique, notre double statut de chercheuse-étudiante et de chercheuse-étudiante-féministe: le premier, excluant la possibilité d'un salaire en échange du travail que nous faisons et de notre apport à la communauté scientifique; le second, restreignant considérablement la possibilité de l'obtention de subventions en raison du préjugé défavorable qui entoure la recherche féministe et notre sujet, soit les femmes, et dont témoigne éloquemment le fait qu'il soit longtemps demeuré tabou dans le discours scientifique.³

Cette recherche que nous menons donc dans des conditions matérielles pitoyables, nous la menons cependant avec beaucoup de passion et de créativité. Car n'est-ce pas de créativité dont il nous faut user pour faire reconnaître la pertinence, l'intérêt et la faisabilité de notre projet de recherche dans nos disciplines respectives où la perspective féministe est dévaluée comme discours scientifique, parce qu'elle consiste à rendre visibles les multiples facettes de notre oppression, en tant que femmes, et à transformer notre rapport au savoir et au pouvoir, et s'affiche comme telle contrairement à la pratique scientifique traditionnelle qui, sous le couvert de l'objectivité et de la scientificité, traduit, et c'est le moins que l'on puisse dire, un parti pris pour les hommes.⁴ N'est-ce pas encore de créativité dont il nous faut user pour rattacher notre sujet d'étude au discours traditionnel de notre discipline, en démontrer la spécificité par rapport à l'avancement de cette dernière tout en bâtissant une problématique qui soit acceptable, c'est-à-dire qui ne soit coupée ni de notre sujet ni de nos intérêts de recherche.

Ainsi, en raison des difficultés que nous éprouvons à insérer notre sujet de recherche dans les limites actuelles de nos disciplines et en raison également du

développement tardif de la recherche féministe – qui n'en est qu'à ses débuts, nos remises en question souffrant encore, à ce stade-ci, d'une certaine insuffisance théorique et méthodologique-, nous sommes donc contraintes au départ à effectuer un travail de remaniement conceptuel, dans la définition des contours de notre sujet de recherche en particulier, beaucoup plus exigeant que celui auquel est astreint-e la chercheuse ou le chercheur traditionnel et ce, dans bien des cas, d'une façon presque autodidacte, vu le nombre restreint de chercheuses féministes professionnelles aptes à nous encadrer et auxquelles nous donne accès le cadre institutionnel de l'université. Une fois défini notre sujet de recherche, se posent encore les contraintes du choix d'une méthodologie appropriée, méthodologie que nous devons encore une fois repenser et à la limite, inventer. Ces étapes terminées, nous devons enfin démontrer avec beaucoup d'acharnement l'intérêt et la pertinence de notre problématique eu égard à l'avancement de notre discipline: comme notre démarche – novatrice à maints égards, ne serait-ce que par la rupture qu'elle opère dans le champ scientifique par l'insertion de ce sujet – a pour caractéristique principale de transcender la discipline même, notre travail risque alors d'être jugé plus sévèrement. Bref, on l'aura deviné, la production de la thèse constitue beaucoup plus qu'un simple exercice de méthode, pour une chercheuse-féministe-étudiante.

A ce titre, nous sommes donc peu à peu acculées à une série de contraintes dont certaines sont stimulantes, certes, puisqu'elles nous obligent à nous dépasser et à produire un discours plus articulé et d'autres beaucoup moins, mais dont l'accumulation, finalement, risque d'affecter à long terme très sérieusement la qualité de nos travaux, bref, de se retourner contre nous. Est-ce là la raison pour laquelle beaucoup d'étudiantes ne poursuivent pas d'études doctorales et

abandonnent après la maîtrise?⁶ L'effort est tel qu'il nous faut croire que ces contraintes, auxquelles s'ajoute notamment l'absence de modèles pour les femmes de science,⁷ les influencent en ce sens.

Celles qui persistent donc, doivent enfin démontrer beaucoup de courage pour prendre la parole là où on a toujours cherché à exclure les femmes par des théories et des méthodes plus ou moins subtiles et mystifiantes à leur égard. Cette prise de parole structurée par notre pouvoir, si limité soit-il, de femmes de science, constitue, à mon avis, la seule alternative et la condition indispensable pour que soient reconnus un jour les efforts et la ténacité dont nous avons fait preuve pour rendre faisable une recherche centrée sur les intérêts des femmes de façon à les développer et à les satisfaire. Dans la mesure où notre parole et par extension notre plus grande visibilité dans le champ scientifique puissent contribuer à transformer les conditions indécentes de notre existence en tant que femmes – le savoir étant le pouvoir-, cette prise de parole s'avère donc vitale pour que nous ne voyions plus jamais autour de nous des femmes "qui se laissent détruire quotidiennement par les objections" et qui laissent mourir quotidiennement "des idées qui auraient pu vivre, s'épanouir, se défendre, si seulement elles avaient cru suffisamment en elles – si aussi, elles avaient pu accumuler ce capital de confiance qui, après, sert d'accélérateur.⁸

Elle est donc vitale pour que le contexte de la science devienne, un jour, comme celui de la société en général, un lieu qui nous permette, eu égard à notre sexe, d'accumuler ce capital de confiance indispensable à toute entreprise scientifique.

⁶Michel Foucault, *L'ordre du discours* (éd. Gallimard, 1971), pp. 46-47.

⁷Roland Barthes, "Jeunes chercheurs," *Communications*, vol. 19 (Seuil, 1972).

⁸"Tout se passe comme si les femmes, en science, étaient des objets 'non familiers' (Luce Irigaray, 1982; Abir-Am Phina, 1982), et le système lui-même les refoule comme des objets 'étrangers' (Isabelle Lasvergnas – Gremy). Mais où sont passées les femmes de science?," *Les Cahiers de l'ACFAS*, no. 22 (1983), p.33.

"La science, que l'on dit universelle et objective, est plutôt, à mon avis, unilatérale; elle a été constituée et se

perpétue par des hommes. Les règles et les valeurs qui y prévalent, ce sont eux qui les ont éconocés et ce qui est tenu pour neutre et objectif peut être simplement un effet de leur domination" (Micheline Bonneau, "Les valeurs universitaires de distanciation," *Les Cahiers de l'ACFAS*, no. 22, 1983, p82).

⁹Sans compter que ce risque existe aussi en raison de notre sexe. Par exemple, encore tout récemment, "une Américaine s'est amusée à faire noter les dissertations par deux groupes de correcteurs en invertissant les noms des filles et des garçons. Dans tous les cas, les copies portant des noms de garçons reçurent des notes et des appréciations supérieures!" (Marina Yaguello, *Les mots et les femmes*, Paris: Petite Bibliothèque Payot, 1978, p.60.)

¹⁰Peu d'étudiantes poursuivent, en fait, des études de maîtrise et de doctorat. "Les chiffres pour l'ensemble du Canada relèvent qu'à peine 37,4% de la popula-

tion étudiante inscrite au 2e cycle sont des femmes, et cette proportion n'atteint que 23% au doctorat (Zur-Muelhen: 1982)" (Michèle Côté et Claire V. de la Durantaye, "Des subventions de recherche pour les femmes de science ou l'art de soumettre des projets de recherche dans les zones grises," *Les Cahiers de l'ACFAS* no. 22, 1983, p. 54).

¹¹Les étudiantes ont "très peu de modèles auxquels elles peuvent s'identifier. A titre d'exemple, les professeures du réseau des universités du Québec représentaient, en 1980, 17,9% du corps professoral (Université du Québec: 1981);" (ibid. p. 57).

¹²Jacqueline Feldman, "Le savant et la sage-femme," *Impact: Science et société*, vol. 2, no. 5, Unesco (1975).

Andrée Gagnon est étudiante à la maîtrise en anthropologie à l'Université Laval.

MÉTAMORPHOSES

Partout des femmes écrivantes surgissent
se sont des mutantes depuis toujours
des idoles errantes volubiles
on les rencontre au fil des jours
dans la voyelle E,
voyelle magique qui éclate.
Elle sont là dans l'imaginaire qui scintille
elles n'écrivent plus qu'avec le langage débride
elles jouent s'identifier à des animaux.
Elles deviennent chatte ou déesse
elles scrutent minutieusement des objets
elles s'amuseent avec les mots
à la recherche du temps perdu
elles ne se lassent jamais de jongler
avec les mots.
Elles se répètent de bouche
à oreille une histoire de coeur.
Elles n'écrivent plus qu'à perte
de vue, qu'à perte d'âme et de corps
elles jouent aussi à se métamorphoser
noire et mystérieuse . . .

Claudine Bertrand
Montréal, Québec